

Maurice Gross et Lélia Picabia, se signalent toutes par une façon de procéder qui tient compte d'un large éventail de propriétés, tandis que les structuralistes, avec leur appareil plus pauvre, avaient tendance à privilégier les quelques propriétés que mettaient en lumière leurs épreuves.

Andrée Borillo demande avec beaucoup de raison pourquoi on parle de proposition interrogative dans un cas comme celui-ci: *Il surveille si tout le monde paye à l'entrée*. Elle se demande s'il n'y a pas moyen de rattacher les subordonnées de ce type à autre chose qu'à l'interrogation directe. Sa réponse, sans convaincre tout à fait, est intéressante.

Trois des études descriptives concernent les prépositions. Il est significatif que les grammairiens empiristes se jettent sur les prépositions: c'est là un terrain qui est mûr pour qu'on le déblaye, mais certainement pas pour qu'on essaye d'y échafauder de grandes constructions intellectuelles. Anne-Marie Dessaux fait une étude modèle du classement de certaines des acceptions de *par*. Christian Leclere classe différents emplois du datif, et Maurice Gross examine les syntagmes prépositionnels, hautement intéressants du point de vue théorique, que les tests désignent aussi bien comme adnominaux que comme adverbaux: *Max a commis une agression contre Luc*. On a, dans ces cas, deux analyses possibles, sans qu'il y ait ambiguïté, ce qui est gênant pour la théorie transformationnelle.

Il me semble qu'au nom même de l'empirisme, on peut faire une critique de certaines des études présentées: pourquoi les auteurs n'utilisent-ils comme témoignage de l'usage français que leur propre compétence linguistique? On a tellement critiqué le culte structuraliste des corpus de textes qu'on en a oublié que l'idée d'observer l'usage chez un grand nombre d'auteurs n'était pas mauvaise en soi. Je ne veux pas parler des avantages

esthétiques des exemples choisis par les grammairiens d'autrefois, bien que des phrases comme *Trois roses ont fleuri par parc* (p. 56) puissent faire regretter le bon vieux temps. L'emploi exclusif de l'introspection, et même l'emploi exclusif d'un petit groupe d'informateurs, relève de l'idéalisme, comme le fait remarquer d'ailleurs Joëlle Tamine dans son étude. Même avec une technique tout à fait au point pour pétrir les phrases, le grammairien laissera échapper certaines combinaisons qui s'opèrent réellement, s'il n'observe pas systématiquement l'usage d'un assez grand nombre de personnes. Dans son article sur l'emploi de *par* devant un nom temporel, Anne-Marie Dessaux constate que le pluriel est exclu dans les constructions du type *Luc est venu par un beau matin d'été*, ce qui est certainement vrai pour l'exemple cité; mais si elle s'était constitué un fichier d'exemples de *par* au sens temporel, elle ne se serait pas exposée à oublier des tournures tout à fait courantes qui, selon les critères employés, seraient à classer avec l'exemple cité, mais qui admettent pourtant le pluriel.

Il me reste à remercier Jean-Claude Chevalier et Maurice Gross pour les mots si aimables de l'introduction sur l'étude du français en Scandinavie.

Ebbe Spang-Hanssen
Copenhague

Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960), publié sous la direction de Paul Imbs. Editions du Centre National de la Recherche Scientifique.

Cette dernière moitié du XX^e siècle aura été marquée, dans le domaine de la lexicologie, par la publication de trois grands dictionnaires de la langue française; ils

ont chacun leur originalité, s'adressent à un public quelque peu différent, mais tous essaient de satisfaire le lecteur curieux des finesses, des méandres et des pièges de la langue française.

Le premier en date est l'important *Dictionnaire (alphabétique et analogique) de la langue française* dit le *Grand Robert*. Il comprend six volumes (1960-1964) augmentés en 1970 d'un Supplément constamment mis à jour, dont la dernière édition est de 1975. L'intelligence des définitions, le choix judicieux des exemples littéraires, les renvois systématiques aux mots qui appartiennent au même champ sémantique, font de ce dictionnaire un instrument de travail inestimable.

Les deux autres dictionnaires sont en cours de parution. Le plus avancé est le *Grand Larousse de la Langue Française*; puisque cinq volumes sont déjà sortis sur les six de prévus. Ce dictionnaire s'est inspiré des principes qui ont fait le succès du *Grand Larousse Encyclopédique*. La maîtrise incontestée des équipes de cet éditeur spécialisé dans la publication des dictionnaires, garantit la précision des définitions et la sûreté de l'information; on peut seulement y regretter l'absence des «analogies» si précieuses du *Grand Robert*.

Le *Trésor de la Langue Française* (T.L.F.) nourrit des ambitions plus audacieuses que les deux dictionnaires précités. L'intention originelle était d'envisager en une dizaine de volumes tous les aspects de la langue française du XIX^e et du XX^e siècles. Il est prévu actuellement 14 volumes, mais on imagine difficilement que l'équipe du T.L.F. puisse, au rythme suivi (le tome 5 se termine par l'étude du mot *constat*), parvenir à la fin de l'alphabet sans dépasser cette limite.

La particularité de l'ouvrage réside dans l'exploitation de la capacité fabuleuse de l'ordinateur qui a fourni 90 millions d'exemples, provenant d'un

millier d'ouvrages du XIX^e et du XX^e siècles; ce corpus, qui constitue le Trésor proprement dit, a été clos, pour des raisons pratiques, en 1964. Le T.L.F. constitue une opération de prestige, il est réalisé dans le cadre du Centre National de la Recherche Scientifique (C.N.R.S.), auquel on a alloué des crédits considérables pour mener à bien cette tâche: un bâtiment a été spécialement construit à Nancy pour abriter le Trésor et les quelque cent trente collaborateurs, chercheurs, ingénieurs et techniciens, qui ont travaillé à la rédaction des cinq premiers tomes sous la direction de M. Paul Imbs.

La diffusion généralisée de l'ordinateur a révolutionné la technologie de ces dernières décennies et souvent imprimé une nouvelle orientation à la démarche traditionnelle de nombreux secteurs. Les sciences humaines, comme les autres disciplines, ont marqué un engouement irrésistible pour ce travailleur infatigable et, sauf erreur de programmation, infaillible. Certains linguistes notamment ont été fascinés par ce nouvel instrument de travail, parce qu'ils entrevoyaient les immenses possibilités que présente l'ordinateur pour dépouiller et même analyser d'innombrables textes dans un but précis de recherche.

Mais l'ordinateur a l'inconvénient de livrer l'information brute sans opérer de choix qualitatif. Ce fait se répercute sur les exemples qui illustrent les articles du T.L.F. Si l'ordinateur donne 3806 exemples pour le verbe *adorer*, comment sélectionner? selon quels critères? Le choix en effet est délicat... Il est bien évident que la généralisation d'une critique parcellaire risque d'être inadéquate et facilement injuste quand elle s'applique à un ouvrage composé par tant d'auteurs différents. Néanmoins nous avons repéré une même faiblesse dans plusieurs articles: si les divisions principales, qui reproduisent presque toujours celles des grands dictionnaires classiques,

sont irréprochables, il n'en est pas de même pour les multiples subdivisions, opérées de façon discutable, car elles se dégagent souvent du contenu sémantique des exemples pris au hasard dans le corpus. La différenciation trop poussée des articles relève certainement de l'utilisation des «groupes binaires» fournis par l'ordinateur. Reprenons l'exemple du verbe *adorer*: après avoir envisagé le cas où le complément du verbe est une personne, le T.L.F. établit d'autres subdivisions en fonction de la nature de l'objet direct potentiel: a. objet ou lieu fam. b. animal. c. qualité ou valeur. Un tel développement, fondé sur une classification sémantique arbitraire, n'ajoute rien à la définition concise du Grand Robert: «avoir une sorte de culte passionné pour quelqu'un ou pour quelque chose». L'établissement de sous-classes superflues dérouté le lecteur. Le but d'un dictionnaire exhaustif de la langue française est certes de faire, selon une formule célèbre de la grammaire de Port-Royal, «par science ce que les autres font seulement par coutume», mais une règle essentielle de toute science est la *clarté*: le nombre de subdivisions doit se limiter au strict nécessaire exigé pour appréhender la totalité des sens que revêt un mot.

Estimant que les écrivains entretiennent des rapports privilégiés avec la langue qui véhicule leur pensée, le T.L.F. donne priorité aux *textes littéraires*. La langue des journaux et des périodiques ainsi que la langue parlée ont été délibérément exclues; ce choix est évidemment discutable, d'aucuns le jugent même regrettable. On pourrait également déplorer l'état figé de la langue décrite par le T.L.F., car la langue est un organisme qui vit et se renouvelle sans cesse. Il est vrai que la méthode de travail adoptée par l'équipe de Nancy ne permet guère

d'être à l'affût de l'actualité, de rendre compte de la mouvance du génie inventif de la langue contemporaine; néanmoins c'est là une des faiblesses du T.L.F. par rapport au Grand Robert.

Le grand nombre de rédacteurs du T.L.F. crée un problème de coordination qui nuit parfois à l'unité de l'ensemble. Certains articles portant sur des mots proches par leur signification sont visiblement rédigés par des chercheurs différents; ce défaut est indéniable pour l'article relatif à l'expression *de conserve* et celui concernant *de concert*. Même si ces deux articles sont par ailleurs excellents, leurs auteurs auraient dû *se concerter*: l'article sur *de concert* comporte une référence à la littérature scientifique qui ne figure pas dans l'article sur *de conserve*. En outre, il faudrait citer les conclusions de ces recherches au lieu de se contenter de nous y renvoyer. Une référence comme celle-ci: «*Rem. Cf. Dupré 1972 pour le rapprochement de cette loc. avec de conserve*» pique, certes, notre curiosité mais nous oblige à un long détour pour la satisfaire. Nous attendons d'un ouvrage de synthèse comme le T.L.F. qu'il fournisse, sous une forme condensée, les résultats des recherches récentes les plus pertinentes. De pareilles précisions seraient souvent plus intéressantes que l'accumulation d'exemples qui couvrent le même champ sémantique.

Dans un dictionnaire d'une telle ampleur on devrait peut-être, à l'instar du Grand Larousse Encyclopédique, citer nommément, à la fin de chaque volume, les chercheurs qui ont rédigé les principaux articles. L'article sur la préposition *à*, pour ne donner qu'un seul exemple, représente une somme de recherche et de synthèse: pourquoi laisser dans l'anonymat l'auteur d'un travail personnel si important?

Au cours de sa longue préface, M.

Paul Imbs expose le profil de l'effort collectif de son équipe: l'objectif visé était de réaliser un dictionnaire de la langue qui privilégiait «le mot ou l'élément de mot» en mettant l'accent sur les exemples et en faisant appel à «un minimum de linguistique». Cette ambition peut paraître modeste à première vue; en réalité elle est immense, car la langue englobe la totalité d'une culture. Chaque progrès technique, chaque révolution culturelle, chaque mode, chaque événement exprime son effort de réflexion par la langue et y laisse inévitablement des traces.

Même si notre propos a été critique, nous sommes conscient de l'ampleur de la tâche entreprise. Le T.L.F. a pourtant déçu un certain nombre de nos espoirs. Peut-être espérons-nous trop? Disposer enfin de l'instance suprême qui trancherait tous les litiges linguistiques... De plus, nous jugions nécessaire d'être exigeant, car cette réalisation, dont la visée et l'audience sont internationales, pourrait contribuer, si elle remplissait sa mission, à un regain d'intérêt pour l'étude du français.

Nous sommes impatient de savoir si M. Quemada, qui vient de prendre la direction du T.L.F., pourra stimuler ses collaborateurs, coordonner leurs efforts et conserver ainsi une qualité égale aux volumes à paraître.

Selon nous, le Grand Robert l'emporte sur le T.L.F. pour la facilité de la consultation et la rapidité de l'information même très spécialisée. Les développements plus détaillés du T.L.F. devraient cependant intéresser le chercheur patient et méticuleux, avide de perfectionnement technique. Ajoutons que la présentation typographique du T.L.F. est très soignée et agrémentée l'utilisation de cet ouvrage: le lecteur repère aisément les divisions et subdivisions de chaque article. Le T.L.F. a encore le temps de surpasser les autres

dictionnaires d'ici à 1988, date prévue de la parution du dernier volume. Nous souhaitons aux chercheurs du T.L.F. de persévérer: l'enseignement du français à l'étranger dépend en grande partie de la qualité de leur travail.

Hans Boll Johansen
Copenhague

Anglo-Norman Dictionary. Under the general editorship of † Louise W. Stone and William Rothwell. Fasc. 1: A-Cyvere, Prepared for the press by T. B. W. Reid. London, The Modern Humanities Research Association, 1977. Pp. xv + 138.

Voici le premier des six fascicules prévus qui constitueront le dictionnaire anglo-normand et dont on espère publier le dernier vers 1982. «The purpose of this Dictionary is to facilitate the reading and understanding of a wide variety of texts written in the French used in the British Isles between the time of the Norman Conquest and the late fifteenth century. To this end, each separate sense of each word listed is illustrated by a quotation, chosen on semantic rather than on historical grounds. No attempt is made to cite the first known appearance of words or to trace their historical development during the period covered by the Dictionary.» Ainsi, le dictionnaire ne s'adresse pas en premier lieu aux linguistes, mais aux spécialistes de la littérature, aux historiens et, en général, à tous ceux qui lisent des textes anglo-normands moins pour leur langue que pour leur contenu.

La préface, qui paraîtra dans le dernier fascicule, expliquera sans doute le choix des textes dépouillés. Le problème se